



Le blues de Mike Figgis, par Odile Tremblay, *Le Devoir*, mercredi 19 septembre 2013

Cinédanse Montréal en cinq temps

Jedi : Mike Figgis inaugure le nouveau festival, créé à l'image de son homologue néerlandais, Cinedans Amsterdam, pour montrer le meilleur de la danse à l'écran.

Vendredi, 17 h : Rêves de Babel fait le portrait du chorégraphe belge bien-aimé des Montréalais, Sidi Larbi Cherkaoui.

Vendredi, 19 h : Retour sur le génie de La La La Human Steps avec le percutant Human Sex duo no. 1, signé Bernard Héber, et Amelia, autrement magnifique réalisé par le chorégraphe Édouard Lock.

Samedi : From Mambo to Hip Hop, qui raconte la capacité de la danse à transcender les misères de la vie, bien loin des grands théâtres.

Dimanche : Jo Ann Endicott, interprète et complice de la grande chorégraphe allemande Pina Bausch décédée en 2009, vient présenter le superbe film Les rêves dansants sur la transmission de la pièce Kontakthof à de jeunes adolescents.

C'était la première fois que le Britannique Mike Figgis mettait les pieds à Montréal. La veille au soir, il était allé rencontrer les rats laveurs sur la montagne. Toute une faune nocturne, qui l'a enchanté. Le cinéaste de *Leaving Las Vegas* et de *Time Code* vient inaugurer jeudi au cinéma Impérial le tout nouveau festival Cinédanse Montréal (35 films sur la danse jusqu'au 23 septembre).

Son documentaire exceptionnel *The CO(te)LETTE FILM*, basé sur une chorégraphie de la féministe belge Ann Van den Broek est une oeuvre d'une énergie folle, débouchant sur la transe des trois danseuses, aux performances sexualisées, violentes, libératrices. Il pouvait filmer à 360 degrés en multipliant les points de vue. « La caméra rend les images sexuelles plus puissantes, dit-il. Pas question de dépasser certaines lignes ! » Il a dansé à sa façon avec sa caméra.

C'est son troisième film sur la danse après *William Forsythe ; Just Dancing Around* avec le Ballet de Frankfort, et *Flamenco Women*. Le rythme, il comprend.

Figgis compose la musique de ses films. Il s'était inspiré de l'improvisation de Miles Davis dans *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle pour la lancinante trompette de son exceptionnel *Leaving Las Vegas*, qui avait valu l'Oscar à Nicolas Cage. Tout le film était un lancinant blues alcoolisé dans une ville de néons, tourné en équipe réduite : son chef-d'oeuvre.

Né en Angleterre, Mike Figgis passa son enfance dans l'Afrique coloniale au Kenya. « Pur fascisme !, résume-t-il. Quand je suis arrivé en Angleterre à huit ans, le choc culturel fut énorme. » De Newcastle, il passa ensuite à Londres, y étudia la trompette, la guitare, formant un groupe de rythm'n'blues, le Gas Board, avant de démarrer sa propre troupe de théâtre expérimental, *The People Show*, bientôt en tournée planétaire. Ainsi naissent les cinéastes et les hommes-orchestres.

En 1988, son premier long-métrage, *Stormy Monday*, mariait ses deux amours dans sa ville de Newcastle : le jazz et le film noir, avec ce qui fera sa marque, une distribution d'enfer : Melanie Griffith, Tommy Lee Jones. « Il y avait aussi Sting, qui assistait autrefois à nos shows de musique où

Brian Ferry chantait. » Ce film le lança.

« Je suis très influencé par la Nouvelle Vague, dit-il, et par les films de John Cassavetes. À l'époque, le cinéma indépendant était fort partout. Encore il y a 20 ans, le cinéma innovait. Ensuite, il s'est mis à recycler. C'est pourquoi j'aime faire des films sur des danseurs. Tu ne peux réaliser une oeuvre polie avec des artistes aussi exigeants. Tu dois te mouvoir et inventer. » Il aime les interprètes vraiment professionnelles, comme Juliette Binoche, Nastassja Kinski, qu'il a mises en scène. « Mais bien des acteurs arrivent sur les plateaux sans connaître leur texte et certains techniciens sont paresseux. Je m'entends mieux avec les musiciens. C'est pourquoi j'étais si content de faire un des épisodes de la série Blues de Martin Scorsese. Je partage l'énergie, la sensibilité des musiciens. C'est mon univers.»

Mike Figgis qui vécut longtemps entre Londres et Los Angeles, a sauté de grosses productions comme Internal Affairs avec Richard Gere ou Cold Creek Manor à des oeuvres beaucoup plus intimistes telles Leaving Las Vegas, The Loss of Sexual Innocence, une sorte d'autobiographie. Également technicien de l'image, son plus expérimental Timecode (2000), avec écrans multiples et caméra numérique : quatre plans séquence d'un même moment en histoires parallèles, lui a permis d'explorer le futur. « J'ai fait 15 versions du film. Je le déconstruis pour chaque festival où il repasse. Timecode est en vie. »

Le cinéaste britannique rappelle que les studios hollywoodiens ont annoncé pour la fin 2013 les tournages sur pellicule au profit du numérique. « On trouve ça triste, étant nostalgiques d'un âge d'or du cinéma, mais techniquement c'est formidable ! »

Désormais pur Londonien, le cinéaste n'avait pas mis les pieds à Los Angeles depuis 10 ans, mais s'envole en Californie cette semaine. « Aujourd'hui, il est beaucoup plus créatif de travailler à Hollywood sur des séries télé que sur des films. J'ai fait un épisode des Sopranos, sur des scénarios brillamment écrits. Voilà le type de travail que je cherche. »

Mais hors des projets alimentaires, les oeuvres à petit budget, le mariage des arts l'allument et l'inspirent. C'est à la découverte qu'il carbure, Mike Figgis.

Précisons que Cinédanse Montréal, dirigé par Sylvain Bleau, frappe fort pour sa première cuvée. Outre Mike Figgis, l'interprète d Pina Bausch Jo Ann Endicott viendra présenter le beau film sur Pina Bausch Les rêves dansants d'Anne Linsel. Pour la clôture, la danseuse étoile Claude Bessy accompagnera le film qui lui rend hommage Claude Bessy : lignes d'une vie de Fabrice Herrault.

Mike Figgis : fais-moi mal, Tristan Malavoy-Racine, *Voir*, 20 septembre 2012

Mike Figgis: "Quiconque voit cette chorégraphie est contraint de se demander s'il ne fait pas partie du problème."

D'une chorégraphie des limites, Mike Figgis a tiré The Co(te)lette Film, un direct au ventre qui ouvre le tout nouveau festival Cinédanse.

Ce n'est pas la première fois que le réalisateur de *Leaving Las Vegas* met sa caméra au service d'une oeuvre chorégraphique. *The Co(te)lette Film* (2010) est de fait le troisième film de **Mike Figgis** consacré à la danse – on lui doit entre autres *Flamenco* (1997) -, mais c'est certainement le plus subversif.

Au coeur du projet, la controversée pièce *The Co(te)lette*, de la chorégraphe flamande **Ann Van den Broek**. Partout où le spectacle est présenté, les salles sont agitées, bruyantes de "oohh!" et de "pfff". Origine de l'enthousiasme ou du malaise: un trio de danseuses lancé dans un marathon de mouvements tantôt érotiques, tantôt proches de l'automutilation, souvent les deux à la fois.

Figgis se souvient de la première fois où il a vu *The Co(te)lette*: "J'ai réagi de manière très instinctive. Je savais qu'il y avait là une matière à intellectualiser, mais c'est d'abord mon instinct qui m'a dit à quel point je me trouvais devant une oeuvre forte."

De fait, on perd nos moyens devant un tel mélange de beauté et d'agressivité, art ouvertement féministe qui propose une lecture de la condition de la femme actuelle, des jeux de séduction, de la domination dans les rapports humains. "Je suis très intéressé par la sexualité, poursuit Figgis, par la manière dont elle se répercute dans l'imaginaire, dans l'art en général et en particulier dans le cinéma. Je trouve d'ailleurs le résultat désastreux, la plupart du temps. Il y a presque toujours quelque chose qui se perd de son énergie vitale, de la manière dont l'un s'approprie le corps de l'autre. Qu'une femme ait abordé la question de façon aussi crue, sans faux-fuyant, m'impressionne beaucoup."

Nous sommes devant une oeuvre d'art, il n'y a rien de littéral ici, que des images qui frappent, et pourtant le spectateur est poussé à la réflexion. "Quiconque voit cette chorégraphie est contraint de se demander s'il ne fait pas partie du problème. Ce n'est pas de la propagande, chacun reçoit l'oeuvre à sa façon, mais on ne peut pas faire abstraction des problématiques soulevées."

Tout le défi était, pour le cinéaste, de traduire sans déformer, de montrer beaucoup sans grossir les détails. "Le question de la nudité posait problème, par exemple. Une légère variation de l'angle de la caméra pouvait nous faire passer d'un sentiment de vulnérabilité à la pornographie, c'était très délicat. Mais j'ai beaucoup discuté avec Ann, elle m'a guidé tout en acceptant que j'allais en tirer un film, et non un document d'archives. Je devais m'approprier ce spectacle."

Âmes sensibles, s'abstenir. Les autres: courez à l'Excentris.

Le 20 septembre à Cinédanse

À partir du 21 septembre au Cinéma Excentris

The Co(te)lette Film: Danse extrême

Avec le cirque, la danse est l'un des arts les plus difficiles à "rendre" à l'écran. Au Québec, nous avons connu un bel exemple de dialogue entre le 7e art et celui de la chorégraphie avec *Amelia*, adaptation par Édouard Lock du spectacle du même nom. *The Co(te)lette Film* peut être ajouté à la courte liste des succès en la matière. La caméra de Mike Figgis nous place au coeur de l'explosive proposition d'Ann Van den Broek, sans la vampiriser ni en canaliser à outrance l'énergie brute. Si on met un temps à se remettre du spectacle de ces corps heurtés, rougis, exhibés dans une lumière crue, on applaudit sans réserve la manière dont le cinéaste s'en est fait le témoin.

Fais-moi mal Critique par Voir - 2012-09-20. Cote: 4 sur 5

Ce que le cinéma peut pour la danse, Elsa Pépin, Voir, 20 septembre 2012

Les festivals poussent comme des champignons à Montréal et ont la fâcheuse tendance à se cloner. Cette semaine naît Cinédanse, premier de son espèce au Québec consacré aux films sur la danse, un genre qui a donné de véritables bijoux, à commencer par le magnifique *Pina* de Wim Wenders. Filmées par l'œil artistique du cinéaste qui a mis la technique 3D au service de la danse, les chorégraphies de Pina Bausch ont non seulement trouvé une couleur inédite, mais aussi touché un auditoire plus large que les seuls amateurs de danse contemporaine grâce à ce film. La danse a un potentiel visuel extraordinaire pour le cinéma, mais ce dernier peut aussi devenir une précieuse rampe de lancement pour elle.

L'écran donne également l'occasion à la danse de développer de nouvelles démarches artistiques. Cinedans, un festival créé en 2003 à Amsterdam et dont la version montréalaise s'est inspirée, décrit son idéal du film de danse comme une vraie synthèse entre la danse et le cinéma, mettant l'accent

sur les chorégraphies créées spécifiquement pour la caméra. Le film *Amelia* (présenté au festival) est un bel exemple de réussite. La chorégraphie d'Édouard Lock prend une nouvelle dimension devant l'objectif du grand directeur photo André Turpin. Une conférence *Pourquoi la danse à l'écran?* sera présentée le 21 septembre pour ceux qui désirent approfondir la question.

Parmi la programmation riche et variée du festival nouveau-né, on trouve des documentaires primés à l'étranger, comme *The Co(te)lette Film* de Mike Figgis, ou *Life in Movement* de Bryan Mason et Sophie Hyde, sur la danseuse et chorégraphe Tanja Liedtke, morte tragiquement à 29 ans et qu'on comparait à la jeune Pina Bausch. Le documentaire de Guillaume Paquin *Aux limites de la scène* permet d'aborder le travail de nos créateurs avant-gardistes (Virginie Brunelle, Dave St-Pierre et Frédéric Gravel), et plusieurs hommages seront rendus à des chorégraphes un peu oubliés ici, comme Balanchine et Diaghilev. De grands noms débarquent à Montréal, dont le réalisateur Mike Figgis, Claude Bessy, la magnétique Bardot de la danse, et Jo Ann Endicott, grande interprète de Pina Bausch. Entre les œuvres documentaires s'immiscent, à mon grand bonheur, des œuvres chorégraphiques d'ici et d'ailleurs, sous la forme de courts ou moyens métrages, donnant une visibilité à des créateurs peu connus. Les films sur la danse trouvent dans le premier festival du genre à Montréal un champ de belles promesses pour ouvrir les fenêtres du public à un art qui reste souvent trop secret. *Du 20 au 23 septembre, au Cinéma Impérial.*

The Co(te)lette Film au festival Cinédanse : la charge émotive des corps, Jean-François Cyr, *Le Huffington Post Québec*, 21 septembre 2012

MONTRÉAL - *The Co(te)lette film*, œuvre d'art fictionnelle dérangement (à la limite du documentaire) du réputé cinéaste britannique Mike Figgis, a été présentée en ouverture du tout nouveau festival montréalais Cinédanse, jeudi soir, à l'Impérial de Montréal. Lors de sa première visite dans la métropole québécoise, le réalisateur de *Leaving Las Vegas*, *Time Code* et de *Internal Affairs*, explique en entrevue son expérience entourant la pièce chorégraphique d'Ann Van den Broek.

Première image: trois jolies femmes élégamment vêtues de jupes et de camisoles sont à genoux sur un plateau de style carré blanc. En parfait synchronisme, elles se déhanchent le bassin de gauche à droite. L'image est léchée, crue, animalière, intrigante. Au cours des cinq premières minutes, la chorégraphie, bonifiée par les sons de leurs respirations et de leurs mouvements, se complexifie pour devenir une sorte de manifestation très émotive des corps présentée en tableaux.

Ils s'expriment, s'emportent, se démènent dans un rapport aux autres (quelque 25 personnes sont aussi disposées autour de la scène, symboles de bourgeois occidentaux qui les observent, épient, analysent, jugent ou encore les ignorent), au charme, à la séduction, à la sexualité ou encore aux dictats de la beauté. Ici, ce sont les limites physiques et psychologiques de la femme qui sont explorées et repoussées: nudité, violence des gestes, symbolique de l'agressivité, expression de domination, échanges angoissants, quasi rebutants. À ceci s'ajoutent parfois des sourires, de la sensualité, de l'allégresse.

Après avoir discuté du projet avec la chorégraphe flamande Ann Van den Broek, j'ai pénétré cet univers avec le directeur photo Olivier Schofield pour faire un film», raconte Figgis. «Il faut savoir que c'est d'abord un spectacle de danse présenté depuis environ 18 mois en Europe et en Asie. Nous avons deux caméras, manipulées par chacun de nous deux, sur 360 degrés. Les trois danseuses ont livré quatre fois la même performance durant quatre jours distincts, pour éviter les blessures et le

surmenage. À la fin, elles ont eu besoin d'un massage intensif et de diète stricte.»

La seule vraie différence était qu'elles jouaient avec la présence de la caméra, sans véritable public, sinon cette foule ajoutée qui recréait en quelque sorte une audience artificielle», souligne le réalisateur. «En plus des capteurs sur les caméras, nous avons disposé des micros dans la salle. Pour ce qui est de l'éclairage, nous avons dû faire des modifications importantes, changeant le rose de basse intensité, pour une lumière blanche beaucoup plus forte. Le reste du défi s'est présenté aux montages visuels et sonores, qui ont pris plusieurs semaines de travail.»

L'équilibre

De l'avis du Britannique qui avait déjà l'expérience du film de danse (avec les documentaires *Just Dancing Around* et *Flamenco Women*), le défi était de trouver l'équilibre entre la provocation intrinsèque de la chorégraphie et la surabondance d'images choquantes, accentuées par les prises de vue.

«C'est le mouvement et la fluidité qui m'intéressaient. Je ne voulais rien changer et monter la pièce en temps réel, donc 58 minutes. C'était l'entente de toute façon. La chorégraphe avait quelques appréhensions au départ concernant le respect de l'œuvre. De toute manière, c'était presque impossible de manquer la force du sentiment qui se dégage de cette performance de femmes sur les femmes [...] Ce n'est pas sexiste, juste féministe.»

«Je savais que tout serait amplifié par l'image, les plans rapprochés, les ralentis au montage, alors j'ai juste fait très attention de ne pas tomber dans le sensationnalisme», poursuit-il. «On a d'ailleurs laissé tomber plusieurs images qui n'apportaient rien de constructif à la démarche. Mon fils, qui est monteur, est chargé du reste d'une très belle façon.»

Un artisan inspirant

Rencontré juste avant la présentation de *The Co(te)lette film*, le réalisateur montréalais Guillaume Paquin-Boutin - qui présentera son documentaire *Aux limites de la scène* dans le cadre du festival (vendredi à 21h, à l'Impérial) - dit apprécier la venue d'un cinéaste de marque pour la naissance «d'un festival plus que bienvenu dans une ville de danse telle que Montréal.»

«Je connais Gillis à travers son œuvre. C'est un artisan qui touche à tout, du long métrage de fiction à gros budget en passant par le film d'art. C'est un homme qui essaye, explore, innove; c'est inspirant. Le rendu de son travail dans *The Co(te)lette film* est concret, tangible, senti, viscéral. C'est ce que j'aime dans la danse et c'est pourquoi j'ai fait un film avec les trois chorégraphes québécois passionnés que sont Dave St-Pierre, Virginie Brunelle et Frédérick Gravel. »

Pour connaître la programmation du festival Cinédanse, consultez l'adresse cinedanse-mtl.com.

The Côt(e)lette Film : à corps perdu, Martin Gignac, *Journal Métro*, 19 septembre 2012

Le nouveau festival Cinédanse Montréal frappe fort avec son œuvre d'ouverture, *The Co(te)lette Film*, où les pulsions et les désirs du corps féminin vibrent à l'unisson.

Il est facile d'imaginer l'accueil réservé à cette performance d'Ann Van Den Broek. Dans une salle plongée dans le noir, trois danseuses font monter le désir qui s'exprime autant physiquement que

mentalement. Une ambiance sulfureuse et implacable se situant quelque part entre Showgirls et Fight Club et qui n'a laissé personne indifférent.

«La pièce est vraiment puissante, relève le cinéaste Mike Figgis, qui en assure l'adaptation cinématographique. Ann l'a approchée de façon très physique et personnelle. Je crois que les gens ne sont pas habitués à voir de tels portraits en danse. Habituellement, tout est beau, parfait, sécuritaire.»

Pendant les 60 minutes où s'échelonne The Co(te)lette Film, le corps remplace les mots. Cela n'empêche pas la démonstration d'aborder une multitude de sujets d'actualité, se soumettant à différentes interprétations. «Pour moi, le propos est très clair, explique le réalisateur, avec qui nous avons discuté sur les confortables coussins du hall de l'Excentris. C'est un redoutable commentaire artistique sur le pouvoir destructeur de la pornographie, sur sa répercussion sur l'image du corps des femmes.»

L'association entre Ann Van Den Broek et Mike Figgis semble aller de soi. Ce dernier est un électron libre, qui aime bien explorer la forme malgré quelques succès internationaux (son plus populaire étant Leaving Las Vegas, qui a permis à Nicolas Cage de remporter un Oscar). Il tenait toutefois à avoir le contrôle sur ce qu'il filmait pour pouvoir y insuffler sa propre vision créative.

«C'est du cinéma à l'état pur, note-t-il. J'adore filmer de près, de façon abstraite. Tu ne verras jamais la danse de cette façon-là.»

Celui qui est également musicien à ses heures ne s'est pas laissé convaincre de filmer en trois dimensions, comme Wim Wenders l'avait fait pour son documentaire Pina. «J'aime ma liberté de mouvement, filmer à deux caméras. Dès que tu tournes en 3D, ton temps n'est plus le même. Il est plus long, et des problèmes techniques apparaissent. Du coup, la maîtrise technique de la pièce devient plus importante que la pièce elle-même.»

Place à Cinédanse!

En plus de lancer les festivités ce soir avec The Co(te)lette Film, Cinédanse Montréal propose plusieurs activités qui se dérouleront jusqu'au 23 septembre.

Claude Bessy – la Brigitte Bardot de la danse – est en ville pour recevoir un hommage et elle est l'objet d'un documentaire. C'est d'ailleurs cette forme d'expression cinématographique qui est à l'honneur et qui permet de mieux saisir l'art de Balanchine, de Sidi Larbi Cherkaoui, de Jerome Robbins et de la regrettée Tanja Liedtke, que plusieurs considéraient comme la prochaine Pina Bausch.

Plus près de chez nous, Dave St-Pierre, Virginie Brunelle et Frédérick Gravel se retrouvent dans un essai réalisé par Guillaume Paquin, et Amelia d'Édouard Lock revient sur les écrans avec de nombreux invités-surprises. De quoi danser toute la fin de semaine!

Au cinéma Impérial jusqu'à dimanche

The Co(te)lette Film, **en ouverture de CinéDanse**

Ce jeudi à 19 h, en salle dès vendredi

Co(te)lette, film incontournable qui ne fait pas dans la dentelle, ouvrira Cinédanse Montréal demain, Nayla Naoufal. Blogue www.dancefromthemat.com 19 septembre 2012

« The Co(te)lette film », de Mike Figgis, sur la pièce chorégraphique éponyme d'Ann Van den Broek, ouvrira le bal du dernier-né des festivals montréalais mis sur pied par Sylvain Bleau, Cinédanse Montréal, demain jeudi 20 septembre au Cinéma Impérial à 19H. Époustoufflés, choqués, émerveillés, rebutés, déconcertés, enchantés, stupéfiés, désorientés, fascinés, submergés, vous rayerez la mention inutile après coup, mais nul d'entre vous ne sortira complètement indemne de cette

projection. Si vous ne savez pas où donner de la tête face aux festivités chargées de la prochaine fin de semaine, si vous ne deviez voir qu'un seul film à Cinédanse, alors courez voir ce film brut de décoffrage qui défie toute catégorisation et tout genre.

Mais que vient faire Mike Figgis – le réalisateur britannique de *Leaving Las Vegas*, d'*Internal Affairs* et de *Time Code* – à Cinédanse, vous demandez-vous peut-être? Mike Figgis et la danse, c'est une histoire d'amour de longue date. En 1991 déjà, il tourne un documentaire sur le danseur et chorégraphe William Forsythe, *Just Dancing around*. En 1997, il réalise *Flamenco Women* avec l'incroyable danseuse flamenco Sara Baras. Loin de se cantonner à la danse, Mike Figgis s'intéresse aux arts vivants et au mouvement au général : en 2011, il met en scène *Lucrece Borgia* de Donizetti à l'Opéra National de Londres.

De passage à Amsterdam, Mike rencontre Janine Dijkmeijer, la co-fondatrice et la directrice artiste de Cinedans, l'un des festivals qui a inspiré Sylvain Bleau. Celle-ci lui parle de la chorégraphe flamande Ann van den Broek et de sa pièce *Co(te)lette*, qu'elle voudrait transformer en film.

Ce qui semble passionner Mike Figgis, c'est de transposer les émotions en mouvements. On retrouve dans *Co (te) lette* et dans *Flamenco Women* une très grande charge émotive et énergétique qui est contenue par la danse. Les questions féminines interpellent beaucoup Mike. Mais, lui qui se dit détaché des scènes politiques d'ici et d'ailleurs, en fait un traitement subtil et jamais littéral. Comment les femmes vivent-elles le regard des hommes, leur objectivation, toutes ces contraintes de plaire, de séduire, de charmer? On retrouve toutes ces problématiques en filigrane dans *Co (te) lette* : « C'est un film très fort, très féministe, mais d'une manière différente, personnelle, celle d' Ann van den Broek » souligne le réalisateur.

En effet, Mike Figgis rend à César ce qui est à César. « C'est un film sur des femmes et par des femmes, qui remet en question le regard masculin » dit-il. Son film fait justice aux idées et au travail de la chorégraphe, il n'est jamais intrusif et ne transforme pas le contenu, comme c'est souvent le danger insidieux de la caméra. Avec la sienne, Mike Figgis danse autour des interprètes, un peu comme dans le titre de son premier projet de danse, le documentaire *Just dancing around*. « Le risque avec la captation des pièces de danse, c'est que les images sexuelles le deviennent mille fois plus. Ann avait peur de cela, peur que mes images lui dérobent ses idées et sa chorégraphie et rendent son travail sexiste » précise Mike. Pour contourner cela, Mike s'est joint à la compagnie de danse pendant un mois pour mieux comprendre et vivre la démarche artistique et Ann van den Broek a collaboré de très près au tournage, vérifiant chaque image alors qu'elle était captée.

Co(te)lette ne dresse pas le portrait de la chorégraphe, mais 58 minutes du spectacle éponyme d'Ann Van den Broek : « Je voulais faire un film, pas une captation de performance ». Mais, contrairement à la plupart des films sur la danse, celui de Mike Figgis réussit haut la main le pari difficile de ne rien retirer à la pièce tout en lui apportant une valeur ajoutée : il tourne en 360 degrés, filmant tous les jours à partir d'un angle différent et transformant la chorégraphie en mouvement cinématographie. Et si Mike intègre les écrans divisés qu'on trouve dans *Time Code*, il n'en abuse pas et ne vole jamais la vedette à la chorégraphie. Son film incorpore les réactions du public, la faune branchée flamande tout de blanc vêtue – les *hispters* locaux – les regards de concupiscence des hommes, les interactions des couples face au spectacle. Mike s'est inspiré pour cela des expériences des danseuses pendant les performances : certains membres du public allaient jusqu'à se permettre de les toucher. Il est passionnant pour nous spectateurs de voir les réactions d'autres spectateurs en miroir déformé, un peu comme dans un spectacle en abyme dont on ferait partie. Cela pousse à une remise en question de ses propres réactions au film, ici en direct, voir *Co(te)lette*, voir les autres regarder *Co(te)lette* et se voir regarder *Co(te)lette*.

Mention spéciale pour la musique, qui est aussi celle de la pièce : une composition alliant orgues d'églises, musique électro et vieux métiers à tisser par le compositeur et contrebassiste Arne van Dongen, sollicité par Ann Van den Broek. Et quand il n'y a pas de musique, la bande-son est constituée par le souffle des danseuses et les coups qu'elles se donnent sur leurs corps. Car la

musique a toujours été très importante pour la chorégraphe. Pour Quartet with One, présenté à Montréal à Tangente en 2002, elle avait fait appel au percussionniste montréalais Yves Plouffe et au musicien originaire des Pays-Bas Rex Lobo.

Le caractère franc, l'authenticité de Co(te)lette viennent de la démarche de la chorégraphe : « Je ne veux pas mettre l'accent sur les qualités techniques de mes danseurs ; je veux qu'ils soient des personnes de chair et de sang qui s'adressent au public directement. Je mets au défi mes danseurs ; les limites physiques et mentales sont explorées et constamment dépassées ». Justement, Co(te)lette semble nécessiter de la part ses interprètes un très grand engagement sur tous les plans. Les hématomes et blessures sont visibles sur leur corps et leur dépense d'énergie semble pouvoir alimenter une centrale nucléaire. Dans une production qui remet en question les contraintes auxquelles sont soumises les femmes, qu'en est-il des contraintes des danseuses ? À cette question, Mike Figgis répond que le film comportait une grande part de mise en scène et qu'il veillait à protéger les interprètes, les scènes étant tournées au compte-gouttes. En outre, les danseuses étaient personnellement engagées dans ce projet. On trouvera aussi des éléments de réponse dans ces mots de la chorégraphe : « La crédibilité d'un mouvement réside dans le fait de décider qu'il faut faire ce mouvement... La motivation doit justifier ce que les danseurs font ».

Ann Van den Broek dissèque cliniquement les comportements humains dans ses chorégraphies. Basée sur l'air du temps, chacune de ses pièces prend appui sur les schémas de comportements qui l'entoure, sur des incidents et des phénomènes universels, que la chorégraphe relie à ses thèmes de prédilection, à savoir l'impatience et l'agitation (*restlessness*), la lutte, la résistance, le fanatisme, le nihilisme et les couples contrôle/compulsion et activité/passivité, dixit Ann : « mon travail est aussi une réaction critique ou une rébellion contre des choses qui ne sont pas remises en question, qui sont ignorées ou considérées généralement comme la norme, souligne la chorégraphe. Je ressens le besoin de lutter contre la conformité. » Pour autant, son travail ne met pas en avant un message politique, social ou idéologique : « je n'ai jamais voulu faire une déclaration claire. C'est un message implicite ».

Parlant d'un « laboratoire chorégraphique » personnel, la chorégraphe fait appel à différentes variations du même mouvement, répétés jusqu'à l'obtention du mouvement le plus déconstruit, précis et pur. Son but ultime est de « pénétrer dans l'essence du mouvement : les mouvements servent à quelque chose mais ils ne sont jamais seulement illustratifs ». En fait, Ann Van den Broek cherche à construire un agencement chorégraphique qui fournit un cadre rationnel, « qui contrôle l'incontrôlable ». Ces contradictions, ces couples de force prenant diverses formes sont toujours au cœur du travail de la chorégraphe : « vous exposer/garder vos distances, vous exprimer/vous retenir, vous contrôler/vous laisser aller, donner/prendre... »

Co(te)lette, jeudi 20 septembre, 19H. Cinéma Impérial, Mike Figgis sera présent.

<http://www.cinedanse-mtl.com/>

Entrevue avec Sylvain Bleau : au cœur de Cinédanse. Priscilla Guy, Blogue vidéo-danse
www.regardshybrides.com 13 septembre 2012

Assise au Barbare de la rue St-Denis, j'ai devant moi un Sylvain Bleau totalement survolté. Vous me direz que c'est déjà un peu dans sa nature d'être ainsi -du moins ceux qui l'ont connu plus de 6 minutes seront de cet avis!- mais il faut dire que le directeur du tout nouveau FESTIVAL CINÉDANSE MONTRÉAL est particulièrement fébrile en ce vendredi 14 septembre, alors que nous avons réussi à "squeezer" notre entrevue entre mille et une choses à accomplir à moins d'une semaine du lancement

de l'événement. Son discours rapide déboule à toute allure, ponctué d'anecdotes et de parenthèses plus surprenantes les unes que les autres. Bienvenue au coeur de CINÉDANSE, cet objet artistique aux ramifications nombreuses!

"Un après-midi en secondaire 1, la plus belle fille de la classe m'a demandé si je voulais suivre des cours de danse... de danse sociale. Je n'étais pas un joueur de hockey, mais elle était belle. Je lui ai demandé si je pouvais lui donner ma réponse le lendemain matin... 10 ans de danse sociale. Avec Aldor et Andrée Grenier : les meilleurs. Mon dieu, qu'on a eu du fun. Je rentrais à 5 h du matin, après avoir dansé toute la nuit, du cha-cha, du triple swing, de la samba, et de la valse... et de la rumba. Non, nos photos ne sont pas sur Facebook.

Dans notre monde bien pensant, aux opinions de tout bord tout côté, nous avons besoin de danser. Pour retrouver nos sens... Pour mieux nous sentir, pour pleurer, rire et muer."

-Éditorial CINÉDANSE, par Sylvain Bleau

Sylvain Bleau a la danse dans le sang, et ce depuis fort longtemps. Adeptes des danses sociales dès son tout jeune âge, il se plonge ensuite dans les univers de compagnies internationales dont Lalala Human Steps et Les Grands Ballets Canadiens. Avec eux, il agit à plusieurs titres dans l'équipage administratif, mais il a aussi l'occasion d'entrer en contact avec la danse à l'écran, via entre autres des documents d'archives et bien sûr le film *Amélia* de Edouard Lock. Si on lui demande pourquoi la danse à l'écran, il nous répond: "La danse, point. À l'écran ou sur scène, c'est la même chose. Deux outils différents, mais l'important c'est que ça nous touche, que ça éveille et émoustille nos sens. La danse part d'un sentiment de nécessité, c'est universel et il n'y a pas de 'chapelle'. Je ne suis pas un gars de 'chapelle' ou de gang. La danse c'est pour tout le monde, c'est une façon d'exprimer sa vision de la vie, et ça, ça se doit d'être sensible, senti. Aux danseurs je leur dis: ne vous limitez pas à la scène, il y a l'écran aussi pour exprimer vos corps en mouvement!"

Le fondateur de CINÉDANSE imagine son festival comme une courroie de transmission afin que le public entre davantage en contact avec la danse l'écran. Programmer un festival comme CINÉDANSE c'est, selon Sylvain Bleau, tenter de "trouver une résonance" entre diverses approches, divers artistes, et une discipline qui se métamorphose pour la caméra. Résolument avide de documentaires phares, Bleau nous propose une programmation pour retrouver nos racines, comprendre d'où vient la danse, comment elle s'est formée ici et là, qui sont ces artistes de l'art éphémère et comment sont-ils devenus ce qu'ils sont devenus. On y redécouvre notamment Balanchine, Pina et Diaghilev dans des histoires filmiques tissées de danse.

Le choix de créer un tel festival vient certes, pour Sylvain Bleau, d'un désir de partager sa passion de la danse dans une formule accessible à tous, mais avec cet événement vient aussi une prise de position politique, une affirmation et un défi lancé à la communauté. "Il faut s'organiser. Il faut mettre en lumière les artistes incontournables de notre discipline. Il faut défendre son monde (la danse), en être fier et dépoussiérer les monuments qui ont construit toute une génération de danseurs. Ce festival exprime une volonté de ne pas se laisser inonder par les *blockbusters* vides de sens et d'affirmer notre réelle identité à travers des œuvres significatives." Voilà, en partie, le *statement* politique qui se trouve en filigrane de la programmation de Bleau.

Passionné à l'énergie déboussolante, celui qui a travaillé pour les autres dans de nombreux contextes artistiques a choisi de présenter sa propre vision artistique via CINÉDANSE. Sans appel de projets, c'est avec instinct, coups de coeur et rencontres fortuites qu'il a bâti sa programmation pour cette première édition. D'ailleurs, il ne s'en cache pas. S'il a mis autant d'énergie dans ce projet, ce n'est pas pour proposer un survol objectif de ce qui se fait en danse à l'écran, mais bien pour partager ce que lui considère comme des oeuvres majeures. Les prochains jours nous diront si son flair aura assemblé une collection pertinente de films sur/pour/par la danse, mais à priori les noms qui défilent dans la brochure officielle du festival laissent espérer le meilleur.

Envisage-t-on déjà une deuxième édition?, lui ai-je demandé, alors que Montréal et le Québec en

général semblent sous le joug d'une vague d'intérêt grandissant pour la vidéo-danse et les nouvelles approches chorégraphiques technologiques: "Je ne sais pas. Il faut commencer par vivre celle-ci. Chose certaine, je ne m'intéresse pas à instaurer un festival à date fixe juste pour la forme. Il faut que ça se *feel*, il faut que ça arrive et que les bonnes œuvres soient au rendez-vous. Je ne veux pas faire un festival pour faire un festival, je veux que ça fasse écho à un enthousiasme réel." Bleau me confie d'ailleurs qu'il ne serait jamais capable de diffuser un film qui ne le touche pas personnellement, même si ce film avait des qualités artistiques indéniables. "Si on veut défendre son monde en faisant un tel festival, il faut être à l'aise de représenter chaque film personnellement."

Ainsi, Sylvain Bleau juxtapose les générations, les genres et les formats de danse à l'écran dans une grande brochette de films à son goût, qui a le mérite de piquer la curiosité dès le premier survol. "J'ai voulu mettre des court-métrages de création en première partie de grands documentaires et autres films incontournables afin de donner de la visibilité aux films de création et d'ouvrir les horizons de ceux qui ne seraient pas nécessairement allés à la rencontre de ces films moins connus."

Avec une toute petite équipe qui travaille à mettre ensemble les morceaux du puzzle de ce tout premier festival de films sur la danse à Montréal, Sylvain Bleau espère maintenant que le public sera au rendez-vous. "Il faut en parler, il faut être audacieux et y aller, il faut se laisser charmer. C'est la danse, c'est nous, c'est le mouvement qui traverse les époques. Il faut être capable de vivre devant ces oeuvres et de se laisser bercer parfois par ses peurs, par des moments d'égarement qui nous surprennent, mais sans se laisser envahir complètement, juste se laisser toucher. C'est ça le cadeau de la danse." Selon son directeur, ce festival est le porte-parole du foisonnement et de l'hybridité en arts, en danse. "C'est le reflet sensoriel de la société."

À qui s'adresse CINÉDANSE? "À tout le monde. Aux patrons autoritaires coincés, aux voisines excentriques suaves, aux mères, aux enfants, aux danseurs, aux timides, aux collègues de classe curieux. À tout le monde. La dernière chose que je voudrais, ce serait de créer un événement hermétique. CINÉDANSE est une célébration des sens pour tous."

Il ne nous reste qu'à espérer avec lui que le public, le milieu des arts et de la danse soient au rendez-vous pour ce rassemblement festif!

Ça commence dans 3 jours.

FESTIVAL CINÉDANSE MONTRÉAL

Du 20 au 23 septembre 2012

Cinéma Impérial, Montréal

<http://www.cinedanse-mtl.com>

Dance Movies : Cinédanse Montréal, Marites Carino, Cult Montréal www.cultmontreal.com 20 septembre 2012

The début edition of a dance film festival brings big names and notable locals together to celebrate the art form onscreen.

Enfin! There is a new dance film festival with international and local content that makes its début in the city this week. Daughters imitate and mock their fathers dancing, an elderly group of Dutch line dancers flash-mob, and a mother and son duet in the deep end. Over the next four days, 13 screenings of more than 35 shorts, features, documentaries and experimental dance films are part of the first Cinédanse Montréal.

Fest director Sylvain Bleau was immensely inspired by Amsterdam's Cinédans dance film festival and

decided it was about time to start something comparable in Montreal. “I had a deep ambition and intuition to program two years ago,” explains Bleau, who got a taste of the international dance film circuit as he was promoting a short by local choreographer Stéphanie Decourteille. Having worked on the administrative side for Édouard Lock, Théâtre La Chapelle and the Grands Ballets Canadiens, Bleau was already immersed in the world of dance and theatre.

“We have to mix up the stage and the screen. All of these performing artists have a lot of energy,” says Bleau, speaking to *Cult MTL* before the festival’s press conference. “The new generations of artists, they have to distinguish themselves, so they mix the genres.” He drops the names of Frédéric Gravel, Virginie Brunel and Dave St-Pierre, who are the subjects of Guillaume Paquin’s doc *Aux limites de la scène*, focusing on the new generation of Montreal dance makers.

British Director Mike Figgis (*Leaving Las Vegas*) has the honour of presenting his film as the fest opener tonight, Thursday Sept. 20, at the Imperial Theatre (1425 Bleury), 7 p.m. Figgis’ award-winning, raw, squirm-inducing work set in a bar-like atmosphere, THE CO(te)LETTE FILM, is an adaptation of a work by Dutch-Flemish choreographer Ann Van Den Broe, who comments on femininity, feminism and desire.

The festival’s packed lineup includes one of my fave dance docs, *Dancing Dreams*, which goes behind the scenes of a production of Pina Bausch’s *Kontakthof* that was remounted with a group of teens. Look out for works focusing on a variety of choreographers like Sidi Larbi Cherkaoui, Tanja Liedtke, and Balanchine. Also, if you’ve never had the chance to see Édouard Lock’s groundbreaking dance film *Amelia* on the big screen, it’s worth the trip to the Imperial — even if it’s raining.

Apart from screenings, if you want to know more about the art form, stop in on the Saturday morning conference “Why Onscreen Dance? What to Do or Not to Do” led by Kelly Hargraves, co-founder of the Dance Camera West screen fest in Los Angeles. Also, local choreographer Victor Quijada of RUBBERBANDance will speak out about his work in the genre.

Finally, to kick back and relax after the opening and closing films, head over to the Phillips Lounge (1184 Place Phillipps) to hang with the artists, directors and public. ■

Cinédanse Montréal runs Sept. 20-23. See Cinédanse Montréal for showtimes, venues, videos and more.

